

## Dis Papy, raconte moi comment c'était l'Algérie que tu as connue.... (Suite)

### Au Guerbès (Neuvième partie)

Avec la fin des hostilités et le retour des trois frères qui venaient d'offrir quelques années de leur vie à la « mère patrie », l'existence redevint normale et l'on put à nouveau penser aux distractions dont nous avions si longtemps été privés.

Et un beau dimanche à la fin de la classique macaronade, mon oncle proposa « Et si nous allions, la semaine prochaine, passer la journée au Guerbès avec toute la famille ? » Je n'en croyais pas mes oreilles : Le Guerbès, un lieu mythique dont parlait souvent mon grand-père en termes admiratifs, un lieu dont le seul nom évoquait l'évasion, l'exotisme, mais qui demeurait pour moi irréel, inaccessible ! Et voilà que nous devons y aller !

La semaine se passe, interminable, pleine de rêves, et enfin, c'est le grand jour ! Le C6G est devant la porte ; je ne rêve plus... Le chargement commence : d'abord le matériel : tables, pliants, réchauds, toiles de tente puis dans couffins et cageots, les victuailles : tomates, poivrons, oignons, pastèques, bouteilles diverses dont bien entendu l'anisette (qui nous est, cela va de soi, défendue), gargoulettes et, dans des sacs de jute, petites et grosses « matraques » de pain. Grand-mère

dira qu'il y en a pour un régiment, mais en campagne, ne convient-il pas d'être prudent ?

Il ne reste plus tellement de place pour les passagers, mais nous réussissons malgré tout à nous caser entre les différents paquets ; nous sommes tellement heureux de partir qu'il en aurait fallu bien plus pour nous décourager...

Direction Jeanne d'Arc : l'avenue Blanchet, la gare, le parc à moutons, le château d'If, le tunnel, le pont sur le Saf Saf, et voici la longue route rectiligne longeant d'un côté la plage, de l'autre le téléphérique de la mine d'El Halia dont les wagonnets sont aujourd'hui immobiles ; nous passons devant les restes calcinés de notre cabanon « la Brise du Large », incendié à la fin des hostilités, et notre gorge se serre un instant... Bientôt la piscine municipale à laquelle succèdent de magnifiques villas... Nous voilà déjà aux « Platanes » où vient mourir le modeste « Oued Ksoub ».

Abandonnant à droite la route menant vers la mine de fer d'El Halia qui sera plus tard le théâtre d'un des plus atroces drames de la guerre d'Algérie, nous attaquons la rude montée du Fil Fila, un massif qui recèle en ses flancs un authentique trésor, la marbre, dont le filon est le prolongement de celui du célèbre Carare d'Italie ; la carrière est déserte aujourd'hui ; nous pouvons admirer les dernières découpes, de véritables tranches verticales que le soleil levant fait scintiller de mille feux. La pente est raide, le vieux Citroën la grimpe difficilement, mais vaillamment, faisant appel à ses

ultimes ressources...

Heureusement, voici le col du « Bès-Bès » et sa maison forestière ; la pause est la bienvenue, autant pour la mécanique essoufflée que pour les voyageurs un peu bousculés. Nous mettons pied à terre et sommes récompensés par le magnifique panorama qui s'offre à nos yeux émerveillés, là-bas, vers l'oued Marsa. Nous attaquons la descente vers le « Guerbès ». La route sinue à travers les buissons d'épineux et d'arbousiers ; le thym et l'origan exhalent un parfum entêtant et subtil ; l'air est léger, la vie est belle. Cela donne envie de chanter et nous entonnons alors à tue-tête le fameuse rengaine qui a marqué la fin des hostilités et le retour à la vie normale :

*« C'est une fleur de Paris  
du vieux Paris qui sourit  
Car c'est la fleur du retour,  
Du retour des beaux jours... »*

Laissons sur notre gauche le chemin qui mène à Saint-Louis, un minuscule port où l'on peut voir, par quelques mètres de fond, d'anciens quais (romains?). Un peu plus bas s'amorce la route vers la mine d'Hespel... Encore quelques lacets que notre vaillant « Citron » sentant l'écurie proche, négocie allègrement, (d'autant plus allègrement que c'est la fin de la descente...) Et c'est enfin la terre promise, ce fameux Guerbès, que j'avais cru imaginaire, et qui est là, pour de vrai !! C'est une vaste esplanade de sable durci que des pins maritimes et

parasols ombragent agréablement ; le maquis l'entoure, la mer le borde : des petits rochers en émergent çà et là, isolant des flaques peu profondes où nous recherchons crabes, crevettes ou gobies. Dans une petite crique, les vestiges d'une carrière phénicienne, un petit port, témoignent d'un riche passé antique. Un peu plus loin s'amorce une plage de sable fin au début de laquelle une dizaine de cabanons, à structure « wagon de chemin de fer » comme le nôtre, ont été édifiés, sûrement par des Jemmapois pour qui, les veinards, le trajet est bien moins long ! Elle se prolonge jusqu'à l'Oued Marsa (rappelez vous, les soles avec une fourchette...) Barrant l'horizon, le fameux cap de Fer semble un monstre endormi ; à droite, la route menant à Jemmapes se fraie un passage entre vignes et orangers.

Pendant que les grands s'affairent à décharger le camion, installent tables et tréteaux (j'en surprands même qui se « tapent en douce » une petite anisette), préparent les ustensiles de cuisine et allument un feu de bois, aujourd'hui préféré au réchaud, nous nous égayons dans la nature ; fouler ainsi un lieu qui n'existait que dans nos rêves, que l'on pensait être d'un autre monde, procure une sensation extraordinaire ; on a l'impression de découvrir une terre vierge, d'être le premier à y poser le pied ; il semble que tout nous appartient. Pour des gamins de notre âge, c'est tout simplement magique ! Après avoir pris possession des lieux, nous organisons nos loisirs. Nous commencerons par lancer nos lignes : le Guerbès a la réputation d'être poissonneux, nous voulons vite le

vérifier. Effectivement, nos premières prises le confirment : ceux qui pêchent depuis les rochers attrapent des girelles multicolores aux longues rayures jaunes, bleues, rouges, des sarans voraces qui avalent l'hameçon et qu'il faut « opérer » pour les décrocher, des rascasses aux dangereuses épines, des sars zébrés de noir et même une belle petite dorade ; chaque prise est accompagnée d'exclamations de surprise et de joie : nous ne sommes pas habitués, à Jeanne d'Arc, à autant de diversité ; quant à ceux qui ont choisi de pêcher du bord de la plage, ils ne le regrettent pas non plus, les marbrés y sont au moins trois fois plus gros qu'au cabanon !! Enfin,... presque !...

Après le pêche, la rocaille : dans les flaques nous piégeons des crabes « poileux » pour la soupe, capturons dans notre salabre des crevettes translucides, parfois une baveuse (*gobie*) ou même des petits rougets barbets ; nous ramassons bigorneaux, scoungils (*bulots en Normandie*) et moules solidement fixées au rocher, camouflées dans d'épaisses algues frisées. Nous rapportons notre butin à la cuisine ; les commentaires sont élogieux : « ça au moins, c'est de la pêche, bravo ! ».

Nous partons alors à une découverte plus approfondie des lieux ; nous nous aventurons dans les broussailles où l'envol inattendu d'une bécasse nous fait sursauter, chapardons quelques oranges oubliées à la dernière cueillette, délicieusement confites, dénichons même une ou deux grappes de raisins ratatinés mais encore savoureux.

Le soleil est maintenant haut dans le ciel, il fait chaud, très chaud et nous sacrifions volontiers au rituel des vacances, la baignade ; nous nous apprêtons à entamer une partie de ballon prisonnier quand retentit « A table, les enfants, à table tout le monde ! » Pour une fois, nous ne nous faisons pas prier et sommes les premiers sur les lieux, au grand étonnement de grand-mère, habituée le plus souvent à répéter plusieurs fois la même chose...

La longue table est dressée à l'ombre accueillante des pins et nous nous y installons sans plus attendre. Grand-mère nous propose d'abord une appétissante et rafraîchissante salade de tomates : l'huile d'olive, les anchois, les petits oignons, les poivrons, les olives et l'indispensable arègue (origan) lui donnent un goût différent encore plus apprécié au bord de l'eau ; elle nous apporte ensuite une plantureuse macaronade : spaghettis cuits « al dente », saupoudrés de gruyère ou de parmesan râpé, assaisonnés d'une succulente daube dont les morceaux de bœuf fondent dans la bouche, un vrai régal dont mémé a le secret ; pour dessert, nous avons droit à une belle part de la grosse pastèque qui a été mise au frais depuis le matin dans un trou d'eau (ça remplaçait le frigidaire !) Les tranches, d'un beau rouge éclatant, piquetées de graines noires et luisantes, sont du plus bel effet, mais là n'est pas leur essentielle qualité : ne dit-on pas qu'avec une seule tranche de ce sympathique fruit, on peut en même temps manger, boire et... se laver la figure !

Le repas terminé, les adultes commencent à desservir la table, à ranger le matériel puis vont sacrifier au rituel de la sieste à l'ombre bienfaisante des pins. Nous ne sommes pas particulièrement intéressés par cet exercice très prisé par les grands et ne tardons pas à disparaître dans les buissons alentours où nous entreprenons des jeux de piste ou de gendarmes et voleurs qui sont plus vrais que nature. Mais le soleil commençant à décliner, les ombres s'allongeant et notre témérité diminuant d'autant, nous nous rapprochons du quartier général où... plus rien ne subsiste ; tout a été rangé dans le camion qui semble nous attendre ; il semble nous dire : « Allez, on s'en va...la fête est finie...mais peut-être qu'on reviendra bientôt ?

Nous avons droit quand même à une ultime baignade où l'eau encore plus tiède que dans la journée nous murmure « Voyez comme je suis agréable, vous devriez rester encore un peu, ne partez pas déjà... » Nous aimerions bien nous laisser convaincre, mais les appels impératifs assortis de menaces, nous font obéir vite fait !

Nous devons nous résigner à prendre le chemin du retour, bien moins vivant que celui de l'aller. Nous sommes fatigués, nous avons la tête pleine des souvenirs de cette mémorable journée. Chacun se tait, on n'a plus envie de chanter, nos coeurs sont mélancoliques et... le ronronnement régulier du moteur nous fait sombrer dans un profond sommeil. Nous n'en émergerons qu'à Philippeville !

Auteur : Claude Stefanini

(A suivre...)

Ce texte, propriété de Claude Stefanini, ne peut être reproduit, ni copié sur quelque support que ce soit, réutilisé pour illustrer toutes sortes de documents, loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteurs.